

démie française où il ne fut reçu qu'en 1647.

Tous les écrivains contemporains sont d'accord sur ce point que Corneille "avait l'air simple et fort commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur... Il était assez grand et assez plein... Il avait le visage agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits forts marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette; il lisait ses vers avec force, mais sans grâce."

Les traits les plus saillants de son génie sont l'énergie, la noblesse et l'élevation des pensées, la puissance de conception, l'incomparable vigueur avec laquelle il fécondait et développait ses sujets, l'abondance et la variété de ses effets dramatiques, la mâle éloquence de l'expression et cette faculté admirable de s'élever au sublime, naturellement et sans effort, d'un élan, quelquefois par un seul de ces mots éclatants qui arrachent au spectateur des cris d'enthousiasme.

Sa vie, vouée toute entière à la culture des lettres, fut sans agitation extérieure, et ses dernières années s'écoulèrent dans la gêne et dans la tristesse. Racine était alors dans toute sa gloire, et le créateur de la scène tragique était presque oublié de ses contemporains. Lorsque cette existence s'éteignit, le 20 octobre 1684, Dangeau écrivit simplement dans son *Journal*: "Le bonhomme Corneille est mort."

Il mourut à Paris, rue d'Argenteuil, et fut inhumé à l'église Saint-Roch.

## LE VŒU DE ROSE

C'était en 186...; une épidémie épouvantable exerçait ses ravages parmi la population nombreuse des faubourgs de Montréal.

La petite vérole, ou picotte noire, semblait s'être fixée pour longtemps dans ces centres peuplés et mal assainis, en dépit des efforts multipliés de la commission sanitaire et des tirades stériles des fils d'Esculape, sur l'origine, les progrès et la fin de cette maladie.

Tout fut mis en jeu pour au moins en atténuer l'effet: vaccin amélioré (on le disait), mesures d'assainissement diverses, systèmes d'hygiène, aussi nombreux que les médecins eux-mêmes, lois d'isolement, chlorure de chaux, chaux vive, phénol, désinfectants de toute provenance, rien n'y faisait.

Chaque semaine, l'épidémie enlevait des centaines d'enfants, surtout des jeunes enfants.

Les cimetières s'emplissaient avec une rapidité effrayante.

On ne rencontrait guère dans les rues des faubourgs en question, que des pauvres mères en deuil et affolées par la douleur, l'une pleurant un fils ou une fille, beaux enfants vigoureux dont la santé florissante avait semblé jusque là défier toute maladie; l'autre regrettant le départ prématuré de son bébé, cher petit ange dont les gentilles agaceries et le rire lutin reposaient le père à son retour du travail.

On ne riait plus alors, on pleurait.

Presque chaque famille comptait un absent. Le deuil était général.

A l'époque où cette contagion, horrible entre toutes, décimait notre population, vivait dans le faubourg Québec, sous le regard de Dieu, une famille honorable en tous points.

Elle se composait du père, de la mère, d'une fille, Rose, âgée de vingt ans, belle comme la fleur dont elle portait le nom, bonne et vertueuse au possible, et de trois frères: Louis, Paul et Oscar, âgés respectivement, Louis, de dix-sept ans, Paul, de douze ans, et Oscar de cinq ans.

Oscar, le bébé de la famille, était un bel enfant à l'œil intelligent, adoré de tous, de Rose surtout.

La beauté splendide et les bonnes qualités de la jeune fille, lui avaient attiré un grand nombre d'admirateurs, mais en enfant sage, elle avait, après avoir consulté ses parents, donné son cœur et promis sa main à un jeune homme de bonne naissance, âgé de vingt-cinq ans, laborieux et bon chrétien, et de plus, très bel homme, ce qui n'est pas à dédaigner dans de semblables circonstances. Il offrait toutes les garanties désirables pour devenir un mari digne de Rose.

L'époque du mariage était fixée, le trousseau de noces se confectionnait; Rose elle-même y travaillait de ses propres mains; contrairement à l'usage de beaucoup de jeunes filles vaniteuses et frivoles qui se préparent à la vie conjugale par un étalage de

risonnable de futilités, et occasionnent ainsi à leurs parents des dépenses souvent hors de proportion avec leur état de fortune.

Tout allait donc pour le mieux dans cette excellente famille, quand l'affreuse picotte y fit son apparition.

En moins de six jours, Louis et Paul furent enlevés; Oscar, le charmant enfant, en fut même atteinte.

Au bonheur succéda subitement une morne douleur; le pauvre père désespéré, ne savait plus où donner de la tête; la mère pleurait toutes ses larmes; Rose elle-même, malgré son courage, écrivait souvent des défaillances, surtout lorsque son regard s'arrêtait sur le petit Oscar, agonisant sur un lit de douleur.

Aucun remède humain ne paraissait devoir sauver l'enfant; la famille décimée se préparait à un autre sacrifice, lorsque Rose, pour arrêter la main de Dieu prête à frapper de nouveau, promit de lui sacrifier ce qu'elle avait de plus cher au monde, s'il lui plaisait de conserver la vie à son petit frère.

Sa prière fut écoutée. Presqu'aussitôt l'enfant prit du mieux.

Au bout de quinze jours, il était assez bien rétabli pour sortir.

Le guérison fut si complète, qu'aucune trace de la petite vérole ne resta sur les membres ni sur le visage de l'enfant qui conserva toute sa beauté.

Il resta à Rose à accomplir le sacrifice promis.

Croit-on qu'elle hésita? Nullement. La vaillante jeune fille avait promis de sacrifier ce qu'elle avait de plus cher, elle sacrifia bravement à Dieu, l'amour qu'elle avait pour celui qui devait être son mari.

Elle apprit elle-même à son fiancé le vœu qu'elle avait fait. L'entrevue à cette occasion fut bien pénible pour ces deux cœurs si aimants. Le jeune homme fit usage de tous les arguments possibles pour faire revenir Rose sur sa décision, elle resta inébranlable.

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, le fiancé prit le parti le plus sage; il dégagait Rose de sa parole, mais en même temps il jura de n'en jamais aimer d'autre, tant qu'elle serait vivante.

—Je ne vivrai pas bien longtemps, dit-elle; le sacrifice que je fais de mon bonheur ici-bas est au-dessus de mes forces physiques.

Ils se séparèrent et, à quelques jours de cet entretien, Rose faisait son entrée, comme novice, dans une communauté religieuse de Montréal.

Trois mois après les événements que je viens de raconter, on était alors au mois de juin, la jeune novice fut désignée pour accompagner trois religieuses au Nord-Ouest.

Avant de quitter sa ville natale pour toujours peut-être, Rose alla faire ses adieux à sa famille. En même temps elle apporta à sa mère un magnifique lys fleuri, de ceux qu'on appelle communément "Saint-Joseph."

—Bonne mère, lui dit-elle en l'embrassant pour la dernière fois, conservez cette fleur; chaque jour en la regardant, pensez à moi; consolez mon pauvre père ainsi que celui que j'avais choisi pour être le compagnon de ma vie.

Puis, prenant dans ses bras son petit frère Oscar, elle lui dit:

—Souviens-toi de sœur Rose en voyant cette belle fleur blanche.

—Oh! oui, petite sœur, répondit Oscar, je lui dirai "bonjour" tous les matins, à ton bouquet.

Les adieux furent navrants. Rose quitta, en pleurant silencieusement, la maison de son père; c'était bien naturel, elle venait de briser le dernier lien qui l'attachait au monde, pour n'avoir désormais qu'une ambition, la charité; qu'un seul but, la civilisation des sauvages du Nord-Ouest.

Le lendemain, elle prenait la route de la Rivière-Rouge.

Le lendemain aussi, le petit Oscar, suivant sa promesse, alla dire "bonjour" au bouquet de petite sœur.

Le lys, planté dans un pot de grès rouge, avait été placé par la mère de Rose dans la salle à manger, sur un escabeau servant aux fleurs.

Comme l'enfant s'approchait pour lui dire son "bonjour" la tige se courba gracieusement, et le calice éblouissant vint effleurer ses lèvres. Oscar déposa un baiser sur le bouquet de petite sœur, et la tige se redressa aussitôt.

Le lendemain, nouvelle visite de l'enfant et nou-

velle caresse de la fleur. Cette fois, Oscar courut à sa mère et, la ramenant par la main:

—Maman, venez voir le bouquet, je lui dis "bonjour," et il s'approche de ma bouche.

La mère alla voir, l'enfant redit son "bonjour," et le beau lys, comme s'il eut voulu recevoir un nouveau baiser d'Oscar, s'abaissa comme la première fois.

—Ma fille est en bonne santé et le voyage va bien, se dit la mère de Rose, en déposant elle aussi un baiser sur la fleur.

Pendant une quinzaine, chaque jour, la même visite matinale fut renouvelée par le père, la mère et l'enfant, et chaque fois le même phénomène se répéta.

Un matin cependant, le lys, en se courbant comme d'habitude à l'approche de ses visiteurs, paraissait fatigué et fanné.

—Ma pauvre fille est malade, dit la mère en essuyant une larme.

—Petite sœur est malade! ajouta Oscar en sanglotant.

Le lendemain, toutefois, le lys, à la grande joie de la famille, reprit sa fraîcheur et reçut aussi les caresses accoutumées. Mais toute joie sur cette terre est de courte durée.

Un jour, pendant une matinée d'orage, le petit Oscar était près de la fleur à laquelle il adressait son babillage enfantin, tout comme s'il eut parlé à Rose elle-même; tout à coup, il poussa un cri déchirant.

—Maman! maman!  
La mère accourut et aperçut Oscar soutenant de sa petite main le lys mort et sa tige desséchée.

—Ma fille est morte! fit-elle, en étouffant un sanglot.

—Petite sœur est allée au ciel avec un ange, dans le carrosse du bon Dieu, ajouta Oscar.

Et le bel enfant, consolé par cette pensée, ne pleura pas.

Deux semaines après l'événement que je viens de raconter, la poste apportait à la famille de Rose une enveloppe bordée de noir.

C'était une lettre de la supérieure des missions du Nord-Ouest annonçant que Sœur Rose, épuisée par les fatigues du voyage, était morte à Saint-Boniface, en prononçant le nom d'Oscar, après avoir reçu les secours de la religion.

Rose avait accompli son sacrifice.

STANISLAS COTÉ.

## SEPTIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'octobre a eu lieu le 3 novembre, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix : No 13,840.....	\$50.00
2e — — 15,179.....	25.00
3e — — 13,680.....	15.00
4e — — 23,176.....	10.00
5e — — 10,140.....	5.00
6e — — 931.....	4.00
7e — — 12,786.....	3.00
8e — — 5,727.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun :  
14,212—15,205—23,142—17,540—14,870—7,958  
10,599—24,603—5,450—12,467—24,606—23,799  
4,611—11,054—21,597—15,015—9,810—942—  
1,530—20,235—7,187—8,925—24,007—24,310  
—24,417—1,732—8,542—6,731—15,944—25,673  
—6,816—3,612—466—10,762—18,238—8,576—  
10,543—2,065—321—8,283—3,525—4,275—1,353  
—9,985—17,067—1,571—15,550—22,968—11,548  
—16,391—1,847—20,181—22,459—3,342—20,711  
—205—20,091—24,559—24,472—20,356—24,011  
—14,218—19,720—13,480—20,808—4,076—  
14,622—9,895—15,503—15,317—4,719—4,504—  
8,211—21,211—22,005—7,216—5,476—9,450—  
22,799—21,963—23,187—22,981—6,269—16,935  
—7,287—23,845.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'octobre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.